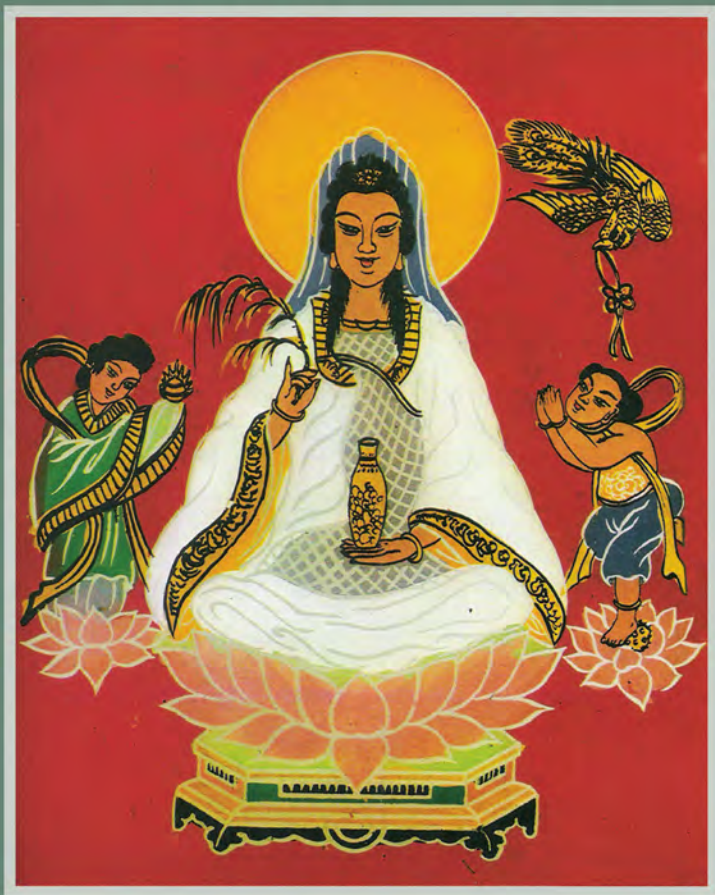


Les dieux qui unissent les Chinois

Le panthéon populaire



Jonathan Chamberlain

GOPE
Éditions

Jonathan Chamberlain

LES DIEUX QUI UNISSENT LES CHINOIS

Le panthéon populaire

Traduit de l'anglais par Jérôme Bouchaud



TITRE ORIGINAL :

Chinese Gods

Publié en 2009 par BLACKSMITH MEDIA LIMITED

© Jonathan Chamberlain, 2008

ISBN 978-2-9535538-7-1

© Éditions GOPE, 435 route de Crédoz, 74930 Scientrier,
juin 2013, pour la traduction française

Relecture, correction : David Magliocco, Jacqueline Rochefeuille

Couverture : Christophe Porlier

Crédit photographique : Jonathan Chamberlain

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PRÉFACE

À quel plus beau voyage pouvait nous inviter Jonathan Chamberlain que celui de parcourir la Chine au fil de l'espace et du temps, en ayant pour guides ses innombrables divinités ? C'est un peu comme s'il nous proposait de découvrir la Grande muraille, de survoler temples et pagodes, de nous élever jusqu'aux montagnes sacrées des Immortels... en chevauchant le dragon.

Avec *Les Dieux qui unissent les Chinois*, J. Chamberlain nous épargne un travail universitaire de plus dont, trop souvent, la lourdeur de propos, conduite par l'exigence d'une rigueur sans faille et d'une parfaite exhaustivité, enlève très vite toute magie au voyage. Il nous offre au contraire la légèreté de l'émotion, celle qu'il a lui-même éprouvée au contact des multiples représentations que les Chinois ont faites de leurs dieux par la gravure, la peinture, la sculpture, mais aussi par leurs légendes, leurs coutumes, leurs rites qui traversent les siècles, quoi qu'il advienne, comme un message pour les générations futures.

Je peux comprendre sa pulsion de collection pour des images empreintes d'une telle force et d'une telle beauté. Nous connaissions déjà l'impressionnant recueil en 14 volumes du R.P. Doré* où, hélas, les effigies ont pour la plupart été retravaillées avec un trait plus « moderne », et où les commentaires ne sont guère respectueux de l'âme chinoise. Nous connaissions également le précieux travail réalisé par les éminents sinologues que sont C. Despeux, P. Demiéville, M. Granet, J. Lagerwey, C. Larre, K. Schipper... (la liste entière serait longue). Avec eux, nous apprenons que la Religion est le thème qui résiste le mieux à toutes les études sur la Chine, pour la bonne raison qu'il est pratiquement impossible de l'y définir !

La religion chinoise trouve ses sources dans les profondeurs de l'humain, la beauté et la noirceur de son âme, les très anciennes pratiques taoïstes, le chamanisme, les superstitions, la quête philosophique de l'immortalité, en vogue dans les classes les plus aisées, la nécessité de

* *Recherches sur les superstitions chinoises*

survivre au quotidien des classes populaires. Elle est multiforme, parfois synchrétique, à l'image du dragon, cet animal mythique qui symbolise le lien puissant qu'établit l'empereur entre le Ciel-Terre et les hommes.

Car la racine même du mot Religion, *religare*, rappelle l'idée précise de ce lien entre les hommes et le monde dont ils sont issus. En ce qui concerne la Chine, ce monde est celui de la Réalité (qui n'enlève rien au mystère de la création) et non celui d'une vérité transcendante, inaccessible. Il s'agit du lien qui unit la nature humaine à la Nature elle-même. Bien plus que la philosophie humaniste des confucéens, le taoïsme, tant dans son expression philosophique que religieuse, nous enseigne que la nature humaine n'est jamais plus belle que quand elle s'harmonise à la Nature. Un message qui, après plus de deux millénaires, conserve une actualité et une pertinence étonnantes, aujourd'hui où nous prenons enfin conscience que l'avenir de la planète et des *Dix Mille Êtres* qui la composent, (dont nous sommes), est lié de façon indéfectible.

Je souhaite aux lecteurs de cet ouvrage un agréable voyage au sein de l'âme chinoise.

Pascal Vatinel
Paris, le 03 mai 2013

Pascal Vatinel (www.pascalvatinel.fr), romancier, conférencier, est né à Paris en 1957. Il débute très tôt des études de sinologie, mais ce sont surtout ses voyages réguliers en Extrême-Orient qui l'incitent à l'écriture. Après un essai sur la philosophie taoïste et un premier roman publié en 2007, *L'Affaire du cuisinier chinois*, il écrit plusieurs thrillers qui explorent les multiples facettes, y compris les plus surprenantes et les plus sombres de la Chine. Il publie également, chez Actes Sud, une série de romans pour divertir et initier enfants et adolescents à la culture chinoise. Il est le lauréat de plusieurs prix littéraires ainsi que de la Mission Stendhal 2013 attribuée par l'Institut Français.



觀音

GUANYIN

La miséricordieuse

DANS UN ROYAUME LIMITROPHE DU CAMBODGE, ou de la Birmanie, à moins qu'il ne s'agisse de l'Inde, vivait un roi du nom de Miao Zhuang. La cinquantaine approchant et toujours sans enfant, il lui devenait de plus en plus pressant d'obtenir un héritier. Des sacrifices furent offerts et ses prières finalement exaucées. Sa femme donna naissance à trois filles, à un an d'intervalle : Miao Yin, Miao Yuan et Miao Shan. En l'absence de fils, le roi décida de résoudre sa succession en mariant ses filles à des hommes méritants, et seul celui qui ferait ses preuves lui succéderait. Les deux filles aînées furent aussitôt mariées, mais Miao Shan s'y refusa. Son unique ambition était d'atteindre la perfection.

Des Enfers à l'île de Putuo

Devant tant d'obstination, la fureur de son père s'aggrava encore lorsqu'elle annonça qu'elle ne consentirait au mariage qu'avec un médecin. Demandant à sa fille la raison d'une telle requête, il se vit répondre :

« Mon souhait est de guérir l'humanité de tous ses maux...
Je souhaite niveler toutes les classes, mettre sur un pied
d'égalité riches et pauvres, créer une communauté de
biens, sans la moindre distinction de personnes. »

Finalement, elle le persuada de la laisser se retirer au couvent du Passereau Blanc. Là, sur ordre du roi, on lui donna les travaux les plus durs et les plus serviles. Cependant, dieux et animaux agirent de conserve pour l'assister. Lorsqu'il s'en rendit compte, le roi fit incendier le couvent. Miao Shan, avec l'aide du Ciel, parvint à éteindre le feu.

D'autres tentatives d'infanticide échouèrent jusqu'à ce qu'elle mette elle-même fin à ses jours, en s'étranglant de ses propres mains. « La mort, dit Miao Shan, est préférable à la haine de son père. »

Son âme descendit alors en Enfer, qu'elle eût tôt fait de transformer en un paradis joyeux. Une missive fut envoyée au Ciel, allant de la sorte :

« Puisque de tout temps il fut justement décrété qu'il y eût un Paradis et un Enfer, si vous ne renvoyez pas cette sainte sur Terre, il n'y aura bientôt pour Enfer qu'un Paradis supplémentaire. »

De retour à la vie, elle fut transportée par le bouddha de l'Ouest sur l'île de Putuo (près de Ningbo, dans la province du Zhejiang) où elle passa les neuf années qui suivirent à se perfectionner.

Un jour qu'elle se trouvait sur la côte de cette île cernée d'eaux infestées de dragons, elle vit que le troisième fils du Roi Dragon de la mer de l'Est venait d'être pris dans les filets d'un pêcheur et traîné vivant jusqu'au marché. Elle envoya son attachée, une jeune fille du nom de Shan Cai (Talent Vertueux) qui était devenue sa disciple, acheter ce poisson et le rendre à la mer. Pour preuve de sa gratitude, le Roi Dragon fit don à Miao Shan d'un bijou du nom de Perle d'Éclat Nocturne. La petite-fille de ce dernier, Long Nü (Jeune Dragonne), apporta le présent et fut telle-ment transportée par la vertu de la sainte qu'elle ne la quitta plus.

C'est alors que le père de Miao Shan fut frappé d'une maladie mortelle, qui ne pouvait être guérie, lui apprit-on, que par la main et l'œil d'un être « dénué de toute colère ». Une ambassade fut dépêchée pour les obtenir auprès de Miao Shan, qui accepta qu'on lui coupe la main et lui arrache un œil. Réduits en onguent, ces prélèvements eurent un effet curatif immédiat. Le roi découvrit alors qu'il ne devait sa guérison qu'à sa fille, qu'il avait crue morte. Pris de remords, il abandonna son royaume à son Ministre en chef et se convertit au bouddhisme.

Cette histoire est l'une des multiples variantes des légendes de Miao Shan, sur le thème de la jeune vierge désobéissant à son père, se réfugiant dans un cloître avant d'être tuée puis transformée en déesse.

Une déesse de filiation indienne

L'origine de ces légendes est attribuée à un moine du nom de Dao Xuan, qui vécut au VII^e siècle de notre ère. Ce moine, semble-t-il, perdit la

raison et fut pris d'illuminations. C'est suite à l'une d'elles qu'il s'imagina entouré de dieux, dont l'un n'était autre que la forme féminine du bodhisattva, également connue sous le nom de Miao Shan, troisième fille d'un roi, etc. Les révélations de Dao Xuan furent transcrites par ses disciples et publiées après sa mort. Il est probable qu'il n'a fait qu'esquisser la trame primaire de l'histoire et que le reste soit le résultat d'ajouts ultérieurs et graduels. Miao Shan venait d'être inventée, mais sans être encore associée à Guanyin, dont nous nous attacherons maintenant à retrouver les origines.

La filiation réelle, ou devrais-je dire historique de Guanyin, est indienne : son géniteur est Avalokiteshvara, ou Avalokita, une divinité mâle née d'un rai de lumière émanant du bouddha Amithaba. On accorde à Avalokita plusieurs incarnations terrestres et, hormis une occasion où il fut réincarné en cheval, toutes se firent sous la forme humaine. Il est l'aspect compatissant du Bouddha. En tant qu'homme, il se rendit en Chine au premier siècle de notre ère, et toujours en tant qu'homme, il y resta jusqu'au VII^e siècle. Dès lors, et jusqu'au XII^e siècle, une phase de transformation s'opéra, au terme de laquelle Guanyin ressortit féminisée.

Nul n'est vraiment sûr du pourquoi et du comment de cette métamorphose. Une théorie implique Târâ, une incarnation tibétaine de la compassion. Târâ naquit d'une larme versée par Avalokita et jouit d'une immense popularité au Tibet et en Mongolie. Aux yeux du peuple, elle joue un rôle de secours pour ceux vivant dans la misère et la souffrance. Il s'agit là, comme on le voit, de la fonction première de Guanyin qui, comme Târâ, est jeune et belle ; mais si Guanyin est présentée comme réservée, Târâ est au contraire d'une nature espiègle.

Il existe donc une extraordinaire similitude qu'il nous est difficile de considérer que comme une simple coïncidence. Néanmoins, il suffit d'un coup d'œil rapide aux manuels d'histoire pour s'apercevoir que la féminisation de Guanyin se produit à la période où la dynastie Tang est sur le point de perdre son Mandat du Ciel et la Chine envahie par une multitude d'armées et probablement aussi de peuplades réfugiées, fuyant les assauts aux frontières du pays.

Une forme féminine de la compassion

En l'an 751, les Chinois sont défaits par les troupes arabes à Samarcande et doivent battre en retraite. Les Khitan menacent de plus en plus leurs

frontières. En 763, les Tibétains mettent à sac Chang'an et les Chinois perdent leur mainmise sur la Mandchourie et la Corée.

La Mongolie succombe aux assauts des Khitan^{*}, et s'amorce alors l'effondrement de la Chine. Au cours des trois siècles qui vont suivre, les Khitan resteront en retrait, manipulant à distance les dissensions internes. Lorsque enfin la dynastie Song s'impose et unifie la Chine, son empereur juge moins onéreux et plus opportun de leur verser un tribut plutôt que de leur tenir tête. Des siècles passent, et les Jurchen^{**} renversent les Khitan pour s'emparer du Nord de la Chine en 1125. Leur dynastie des Jin domine le pays jusqu'en 1234, avant d'être détrônée par les Mongols.

Târâ étant populaire en Mongolie, on peut supposer que toutes ces peuplades successives étaient favorables à son culte et que c'est au travers de ces invasions que le contact fut établi. Mais il nous faut aussi expliquer l'acceptation d'une forme féminine par le peuple chinois. Certes, le contact fut établi, mais il est peu probable que cette féminisation ait été imposée. Si tel avait été le cas, elle n'aurait probablement pas perduré de la sorte. De toute évidence, il y avait dans cette forme féminine quelque chose de « juste ».

Bien que Târâ « soit née » d'Avalokita et que Guanyin soit Avalokita, elles sont toutes deux les transformations d'une divinité originellement masculine, et l'explication qui en est faite dépend du lieu. Il est important de remarquer que tout d'abord au Tibet, puis en Chine, le besoin s'est fait sentir d'une divinité féminine dont la nature impliquerait la compassion, d'où sa création. Târâ et Guanyin partagent toutes les deux des fonctions dont ne dispose pas Avalokita : le patronage de l'amour humain, de la conception et des enfants. Ces attributs sont idéalement laissés à la charge de femmes. Je pense que c'est en cela que réside la « justesse » de la forme féminine. Mais pourquoi donc Guanyin fut-elle affublée de tous ces offices ?

* Les Khitans sont une peuplade proto-mongole à l'origine de la dynastie Liao (907-1125), dont l'empire s'étendait au nord de la Chine, sur les terres de l'actuelle Mongolie et de la Mandchourie.

** Les tribus des Jürchens s'unirent au XI^e siècle pour renverser les Khitans en Chine du Nord et instaurer la dynastie Jin (1125-1234). Quelques siècles plus tard, ils prirent le nom de Mandchous quand ils formèrent la dynastie Qing (1644-1911).

« Celle qui considère les appels du monde »

Avalokita fut introduit en Chine au premier siècle de notre ère avec les premiers missionnaires bouddhistes, mais n'acquit le nom de Guanyin qu'au VII^e siècle. Xuanzang, le prêtre dont le voyage en Inde est le sujet du roman *Le Dieu Singe* de Wu Cheng'En, semble avoir été un fidèle d'Avalokita et serait à l'origine de la traduction chinoise du nom indien, dont la signification est normalement rapportée comme étant « Celui qui Considère les Appels » (les Sons du Monde). Néanmoins, il est extrêmement improbable qu'il ne le fit sans arrière-pensée. Il souhaitait répandre le bouddhisme et il choisit donc un nom adapté au contexte chinois. La plupart des gens de l'époque étant illettrés, qu'ils entendent simplement la syllabe *yin* et cela leur rappellerait inévitablement le « principe féminin ».

Il est fort intéressant de noter la synchronie entre les références implicites de Xuanzang au principe féminin et ces révélations d'un autre moine quant à la forme femelle du Bodhisattva. Il se passait alors clairement quelque chose, mais nous sommes bien en peine de savoir quoi exactement. Quoi qu'il en soit, Guanyin ne fut associée aux légendes de Miao Shan que lorsqu'un abbé du nom de Jiang Zhiqi fit le rapprochement sous la dynastie des Song, probablement au cours du XII^e siècle après que la forme féminine eut été acceptée. Mais étaient-elles vraiment connectées ? D'une part, il y avait le besoin de siniser Guanyin et de lui accorder une mythologie acceptable, et d'autre part celui de convertir les masses : les bouddhistes savaient la valeur d'histoires capables de subjuguier le public.

Une Vierge Marie chinoise

Le culte de Guanyin semble être devenu extrêmement populaire au moment même où s'opéra sa féminisation. Sa notoriété transcendait alors toutes les frontières confessionnelles. Son culte n'était pas confiné aux seuls bouddhistes et son image se répandit bien vite dans les temples taoïstes, même s'il est difficile d'expliquer en quoi Guanyin se rattachait à leur panthéon. Il est inexact de supposer que tout ce qui n'est pas bouddhiste est nécessairement taoïste. La plupart des temples existent indépendamment de toute théologie déclarée. Ils sont dédiés à un dieu ou à une déesse par une communauté. Qu'un dieu devienne connu de

tous, et les prêtres de toutes confessions se doivent de le reconnaître. Il semble que Guanyin ait été acceptée par le clergé taoïste au X^e siècle et ses origines bouddhistes ne pouvaient sciemment être ignorées. Elle est la seule parmi les divinités chinoises à ne pas se voir offrir de viande ou de vin. Offrandes pourtant classiques pour les autres dieux, elles seraient blasphématoires pour Guanyin. Néanmoins, une issue est laissée à l'imprudent : la compassion de Guanyin est tellement grande qu'au cas où de tels dons lui seraient dédiés, elle les accepterait malgré tout.

L'idée selon laquelle un péché commis dans l'ignorance n'en est plus un, ne se plie pas à la règle de correspondance entre les noms et les choses. Si X est commis par quelqu'un, et que X est péché, alors quelles que soient les intentions de la personne en question, elle a commis un péché. Guanyin outrepassa cette approche mécanique et se voit conférer une grandeur qui lui est unique. En ce sens, Guanyin, en tant que divinité, possède quelque chose d'inédit. Elle exige une révérence dont n'importe quel autre dieu ne peut se prévaloir. Sa pureté est telle qu'elle est souvent comparée à la Vierge Marie. Elle éclipse même le bouddha Sakyamuni. Elle dispense ses faveurs de manière libérale, sans même imposer de rétribution. Si son nom est invoqué en période de danger, alors le danger s'éloignera :

« Deux hommes – l'un chantant le nom des 6 200 000 bouddhas, aussi nombreux que les grains de sable du Gange, et l'autre invoquant seulement le nom de Guanyin – sont de mérite égal. »

Les jeunes couples mariés prient la déesse pour obtenir descendance, et les mères pour le bien-être de leurs enfants. Sur cet aspect, elle endosse la panoplie d'une autre déesse : la Princesse des Nuages Bigarrés, fille de l'Empereur du Pic de l'Est. Cette déité est la protectrice des enfants et préside aux accouchements.

Elle est accompagnée d'une assistante, la Dame de Bonne Vue, dont l'œil unique et énorme aide à préserver les enfants des problèmes oculaires. Diverses assistantes sont responsables des phases majeures de l'enfance. Guanyin démontre ainsi une grande capacité à faire siennes les responsabilités d'autres déesses et, selon les bouddhistes, à s'adjuger leurs manifestations. Si Tianhou a échappé à ce sort, elle doit néanmoins souvent partager ses temples avec Guanyin, qui a également usurpé une partie de son domaine en se faisant parfois appeler la « Déesse des Mers du Sud ».

La peinture sur verre de Guanyin

Tournons-nous maintenant vers la richesse symbolique de la peinture sur verre. Une Guanyin auréolée est assise sur une fleur de lotus, portant un vase à eau et une branche de saule. Alors que Shan Cai fait montre de dévotion, la jeune Long Nü se dresse, tendant la Perle d'Éclat Nocturne, et un oiseau, mi-paon mi-faisan, lui apporte un rosaire.

Le halo doré est d'évidence une représentation visuelle de son illumination et nous ne nous y attarderons pas. Le lotus est autrement plus complexe. Cette plante a bénéficié d'une signification religieuse dans plusieurs grandes civilisations – l'égyptienne, la grecque, la perse, l'assyrienne, l'indienne ou la chinoise. Il est le symbole bouddhique par excellence. Il incarne la pureté, parce qu'il est issu du limon sans en être souillé, et la perfection, parce qu'il est dit que ses fruits arrivent à maturité en même temps que s'épanouit sa fleur, à l'image de la parole de vérité du Bouddha portant immédiatement le fruit de l'illumination.

Les pétales de la fleur sont vus comme les rayons de la Roue de la Loi symbolisant les cycles perpétuels de l'existence, à travers lesquels passent tous les êtres sensibles non encore illuminés. Sur les paumes d'Avalokita, une même référence est faite à cette dernière signification.

Mais en Chine, le lotus disposait aussi d'un sens préboudhique. Il était l'emblème de l'été et de la fertilité, et en raison des graines contenues dans sa cosse, ses éléments font invariablement référence à la fécondité. Les racines de lotus, dénotant la vigueur, font office de cadeaux traditionnellement échangés entre un garçon et une fille avant leur mariage. Les graines de lotus auraient des qualités aphrodisiaques, tandis que ses feuilles brûlées agiraient comme un contraceptif. La fleur entière est par ailleurs symbole de beauté.

La branche de saule est, elle aussi, emblématique de beauté : les filles étaient appréciées pour leur taille rappelant la souplesse et l'apparente fragilité de cet arbre. Cette même association d'idées avait également contribué à en faire le symbole bouddhique de la douceur. Le saule dispose aussi du pouvoir de chasser les démons, et il était d'usage de se servir d'une de ses branches pour nettoyer les tombes. Une brindille de saule portée dans les cheveux était censée prévenir toute cécité.

Le vase à eau symbolise l'harmonie, et dans les mains de Guanyin, il est dit qu'il contient la Rosée de la Compassion. Des histoires la décrivent comme apparaissant au chevet de graves malades et aspergeant

leurs têtes de quelques gouttes de ce nectar. Une guérison miraculeuse s'ensuivait toujours.

L'oiseau au rosaire est une créature étrange et hybride, entre le faisan et le paon. Au premier sont attribuées la beauté et la bonne fortune, tandis que le second est d'une part symbole de beauté, mais aussi de stature. Ce dernier trait peut paraître saugrenu, mais c'est sans compter sur les *yeux* des plumes du paon, une référence implicite à la Princesse des Nuages Bigarrés et à la Dame de Bonne Vue qui l'accompagne.

On en arrive enfin à la Perle d'Éclat Nocturne, aidant à la vision métaphysique, de la même manière que le saule protège le sens organique de la vue. La perle était considérée comme l'essence concrète de la lune distillée à travers les rouages secrets du principe femelle, le *yin*. Elle agit donc comme une amulette contre le feu, générateur du principe mâle *yang*.

Les représentations de dragons semblent toujours les montrer comme gravitant autour d'une sphère rouge, parfois décrite comme le soleil, parfois comme la lune, parfois encore comme l'unité du *yin* et du *yang* ou comme la Perle d'Éclat Nocturne. Si vous observez le toit d'un temple, en son centre se trouve toujours un orbe et de chaque côté, soit deux carpes, symboles de bonne fortune, soit deux dragons – l'emblème impérial à partir de la dynastie des Han. La perle en elle-même symbolise la perfection.

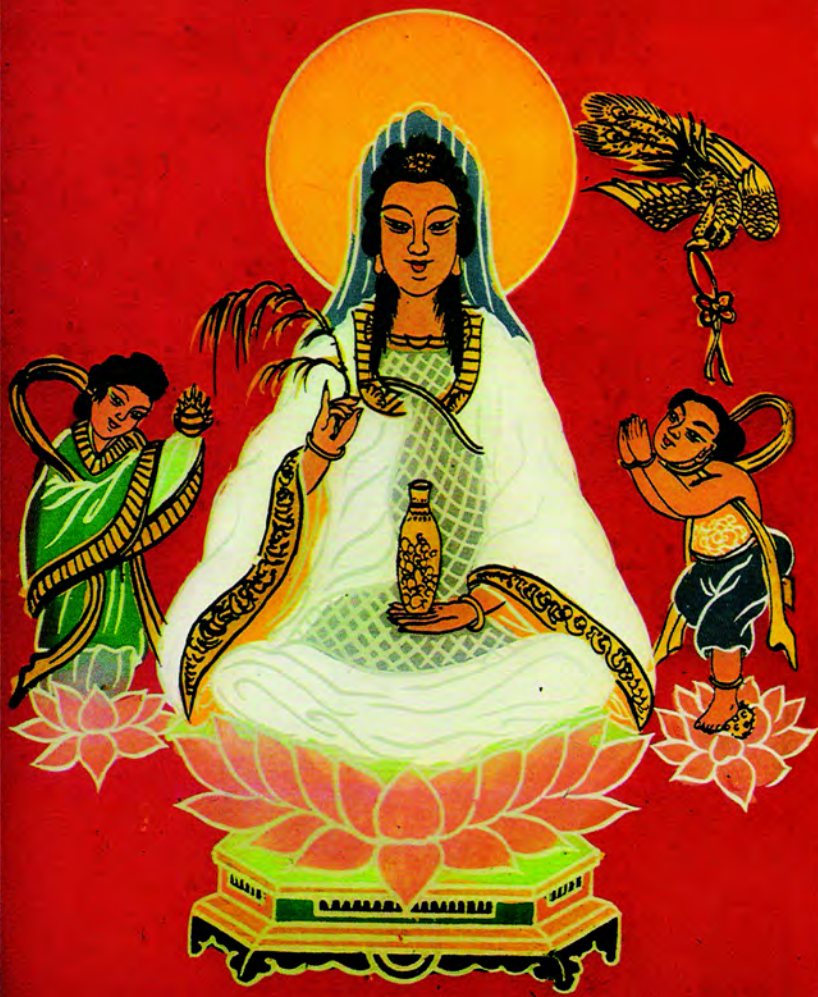
Le lien entre Guanyin et la perle trouve un autre écho dans une histoire mettant en scène l'empereur Wenzong de la dynastie des Tang, grand amateur d'huîtres. Les pêcheurs de l'empire étaient forcés de les lui fournir en grande quantité, et ce sans la moindre rétribution. À l'époque, la méthode traditionnelle de pêche à l'huître consistait à lester un plongeur d'une lourde pierre afin qu'il coule par le fond ; quelques minutes plus tard, ses compagnons le remontaient à la surface. Il va sans dire que le taux de mortalité était élevé, et la gourmandise de l'empereur était la cause de grands malheurs. Un jour, une huître d'un calibre exceptionnel fut servie à sa table, mais malgré toutes les tentatives, elle refusa de s'ouvrir. On allait la retirer lorsqu'elle s'ouvrit soudain d'elle-même, révélant une image en nacre de Guanyin. Un moine bouddhiste interpréta en ces mots l'événement :

« Cette affaire n'est pas dénuée de sens. Guanyin Pusa a choisi ce moyen pour inciter Sa Majesté à la bonté et susciter en son cœur la pitié pour son peuple opprimé. »

De fait, l'empereur abolit aussitôt le prélèvement des huîtres et fit émettre un édit pour que l'image de Guanyin soit diffusée dans tous les temples bouddhistes de l'empire.

Aucun autre dieu n'attire une telle variété de symboles, ce qui en soi est un hommage à son importance – une importance liée au fait qu'elle incarne l'excellence idéale de tout ce qui est féminin. Son image est de conception entièrement chinoise. Née d'un accident de l'histoire, de la langue et de migration culturelle, Guanyin ne doit plus guère à son originel indien.

觀音大士



Guanyin, la miséricordieuse, voir page 92

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE _____	5
INTRODUCTION _____	7

PREMIÈRE PARTIE : LE SYSTÈME

Fengshui, temples, cités et carrés _____	15
Le temple Xingtian _____	21
Du mythe à l'histoire _____	25
L'étrange cas de Confucius _____	30
L'énigme de Lao Tseu _____	40
Cultes de la Nature, alchimistes et dieux _____	46
Le culte des ancêtres _____	57

DEUXIÈME PARTIE : LES DIEUX

Guandi, le Dieu de la Guerre _____	65
Beidi, l'Empereur du Nord _____	76
Le Palais Pourpre, Zi Wei _____	84
Guanyin, la miséricordieuse _____	92
Le Roi Singe, Grand Sage, Égal du Ciel _____	101
Nezha, le Troisième Prince _____	108
Tianhou, la Déesse du Ciel _____	120
Tangong, le Dieu Garçon _____	127
Sanzhou Niangniang, la Mère des Trois Îles _____	132
L'Empereur de jade, Yu Huang da di _____	142
Le juge Bao Gong _____	147
Hong Sheng, Hong le Saint _____	154
Cai Shen, le Dieu de la Richesse _____	158
Taohua Xiannü, Fille Fleur de Pêcher _____	165
Zhang Xian, Zhang l'Immortel _____	171
Lu Ban, le patron des charpentiers _____	181
Lei Gong, le Dieu du Tonnerre _____	190
Zhong Kui, l'Exorciste _____	193
Huang Da Xian, le Grand Immortel _____	199

Les dieux qui unissent les Chinois

Le panthéon populaire

Et si les trois grands systèmes de croyances de l'empire du Milieu – le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme – n'étaient en fait que les trois facettes d'une seule et même religion, c'est-à-dire la religion populaire chinoise ?

C'est la thèse défendue par Jonathan Chamberlain, qui passe au crible quelques-unes des divinités les plus connues du gigantesque panthéon chinois et nous emmène dans un incroyable périple mythologique. En plus des sages Confucius et Lao Tseu, une multitude de personnages hauts en couleur ont su trouver grâce auprès du peuple paysan pour finalement s'imposer, par leurs aventures rocambolesques ou leurs pouvoirs supposés, jusqu'aux empereurs eux-mêmes.

Du valeureux Guandi à la miséricordieuse Guanyin, en passant par l'irrévérencieux Roi Singe et le tout-puissant Empereur de jade, découvrez les personnalités cachées derrière ces visages tour à tour amusants, rassurants, troublants, voire effrayants.

Illustré de reproductions de peintures sur verre représentant les principaux dieux, ce livre accompagnera le visiteur de temple occasionnel tout comme le passionné de culture chinoise.



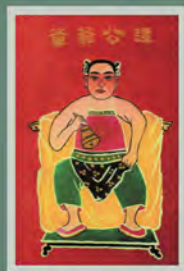
Spiritualités

Confucianisme
Taoïsme
Bouddhisme



Traditions

Légendes
Temples
Fêtes



Divinités

Qui sont-elles ?
D'où viennent-elles ?
Leur culte aujourd'hui

Jonathan Chamberlain a obtenu un diplôme d'ethnologie à l'université de Sussex. Il a été enseignant pendant vingt-cinq ans à Hong Kong et il réside aujourd'hui à Brighton, au Royaume-Uni, où il se consacre à plein-temps à l'écriture.

Il se décrit comme un romancier que la vie a pris en otage.



Prix France: 21 €

Traduit de l'anglais par Jérôme Bouchaud